

L'atelier de photographie sur la falaise

Je meurs de faim.

Jebi dégaina son portable pour se mettre en quête d'un café dans les parages, avant de se rappeler qu'il ne fonctionnait plus. Qui sait s'il était encore réparable...

J'aurais dû insister pour qu'ils me le remplacent, pesta-t-elle, un doigt sur l'écran noir. *Je me demande quelle heure il peut bien être.*

Il n'y avait pas âme qui vive aux alentours. Elle se leva, résignée. Si le vent avait séché ses cheveux, le sac encore trempé imprégna instantanément sa chemise d'eau lorsqu'elle le hissa sur son dos. Elle avait repéré un arrêt de bus en face de la maison d'hôtes et décidé de retourner là-bas lorsque soudain, elle s'arrêta net. Les autres, ceux de la place, se souviendraient forcément d'elle. Que ferait-elle si elle recroisait le type ?

Tout bien considéré, Jebi choisit d'emprunter une autre route, de passer par l'intérieur des terres. En chemin, une main dans le dos, elle dézippa son sac, attrapa son portefeuille. Puisque son téléphone était fichu, il lui faudrait de la monnaie pour acheter un ticket de bus.

Elle sépara minutieusement, un à un, les billets imbibés d'eau.

Mince, plus que onze mille wons.

Pas grave. Le plus important, c'était qu'il lui restait suffisamment d'argent pour se rendre à l'aéroport. Elle ferait réparer son portable là-bas, réglerait la facture avec son portefeuille numérique et pourrait alors avoir accès à son billet d'avion.

Elle tourna le dos au vent du large et s'engagea sur la route bitumée. À chaque pas, ses chaussures émettaient un couinement. Elle ralentit l'allure.

OK, mais... je vais où, après ? Je n'ai même plus de logement à Séoul.

Le visage de Bora lui apparut, avec une expression enamourée, songeant à son nouveau copain.

Pff, franchement ! Faire passer un mec avant ses amies ! ronchonna Jebi.

J'en ai ras le bol de tous ces gens heureux.

Le jour où Jebi avait écrit ces mots dans son journal intime fut également celui où elle donna sa démission à l'atelier photo. Tous ces jeunes couples avec leurs adorables bébés la déprimaient, et elle ne supportait plus de servir de larbin aux photographes.

Quand est-ce que j'aurai le premier rôle dans ma propre vie ?

Voilà ce qu'elle se disait, tous les jours, dans le train qui la ramenait chez elle. Jusqu'au moment où elle était tombée sur une affiche publicitaire vantant les mérites de l'île de Jeju. Et sa décision fut prise en un instant. Sa vie et son travail l'épuisaient ; elle méritait bien de se faire plaisir. Direction l'île de Jeju, donc ! Et pas simplement

pour une escapade d'un week-end, non : elle passerait tout l'été là-bas.

Jebi s'était organisée sans perdre un instant, elle avait aussitôt donné son préavis au propriétaire qui lui louait son petit studio. Comme il s'agissait d'un meublé, elle n'eut que ses valises à faire. L'heure était venue de partir à l'aventure, en quête de son propre avenir ! Elle reviendrait à Séoul gonflée à bloc, se dégoterait un nouveau job, un nouveau chapitre de sa vie s'ouvrirait. Et en attendant de toucher son premier salaire, elle squatterait le canapé de Bora.

Dans un premier temps, Bora s'était montrée réticente, mais Jebi l'avait amadouée en lui promettant de lui ramener des tas de cadeaux de Jeju, sans compter qu'elle proposait également de prendre en charge, en plus du loyer, une bonne partie des dépenses courantes. Bora avait fini par céder.

Telles furent les circonstances dans lesquelles Jebi était arrivée à Jeju pour un mois.

En longeant la route, Jebi se remémora son séjour sur l'île.

Séjour qui avait démarré comme dans un rêve. Chaque jour, sans faute, elle s'était rendue à la bibliothèque. Installée dans la salle de lecture avec vue sur un superbe jardin ainsi que sur la mer, elle s'était plongée dans des ouvrages comme *Bienvenue aux vingtenaires*, *Gérer son budget perso : un guide à l'attention des jeunes femmes d'une vingtaine d'années*, ou encore *Les 101 bonnes habitudes à prendre pour booster son estime de soi*. Elle notait perles de sagesse et précieux conseils dans un petit carnet.

Hélas, la beauté de l'île Jeju ne tarda pas à la détourner de ses lectures ! Au lieu de lire, elle commença à faire

des selfies, livres au premier plan devant un paysage divin, et à les poster sur Instagram.

Si aller nager et faire du surf figuraient sur sa to-do list de Jeju, en fin de compte, elle dut y renoncer, par peur. Elle avait pourtant prévu de se lancer dans toutes sortes de nouvelles expériences ici, et finalement, elle était restée sur la plage, en simple observatrice. Son grand projet de monter jusqu'au lac de Baengnokdam, sur le mont Hallasan, avait tourné court lui aussi : trop sûre d'elle, Jebi avait entamé l'ascension par le chemin de Gwaneumsa, connu pour être particulièrement ardu. À un tiers de la randonnée, elle avait jeté l'éponge. Et la pente était tellement abrupte à la descente qu'elle avait fini à quatre pattes. En arrivant enfin au pied de la montagne, tous ses membres tremblaient.

Elle n'était pas parvenue non plus à aller jusqu'au bout de Jeju Olle, un sentier de randonnée qui faisait le tour de l'île. Ses baskets ayant rendu l'âme dans le chemin caillouteux du mont Hallasan, elle avait été contrainte de se rendre en ville pour faire l'acquisition d'une nouvelle paire. Là, elle s'était laissée distraire par de charmants cafés, par les menus alléchants des restaurants. Dès lors, Jebi était revenue en ville à plusieurs reprises pour prendre un thé dans l'après-midi et tester les spécialités du coin.

Sur Instagram elle récolta plusieurs centaines de *likes* à chacun de ses posts, ce qui l'incita à continuer à écumer cafés et restaurants. Si bien qu'en quelques jours, sans qu'elle s'en rende compte, son budget avait fondu comme neige au soleil. Pire encore : Jebi avait fini par devoir piocher dans son bas de laine censé couvrir les frais des mois à venir.

Elle pourrait toujours être hébergée chez Bora, certes, mais elle ne serait pas en mesure de participer aux dépenses, comme elle l'avait promis à son amie.

Remarque, je pourrai toujours utiliser ma carte de crédit. Mais tout ce que je gagnerai devra alors servir à rembourser la banque. Et je me retrouverai prise dans le cercle vicieux de l'endettement contre lequel les bouquins sur la gestion de son budget nous mettent justement en garde. Mais ai-je vraiment le choix, de toute façon ? Ma priorité en rentrant à Séoul, ce sera de louer un goshiwon¹ et de me dégoter un job. Je bosserai comme une folle, je serrerai les dents pendant deux ou trois mois, et je rembourserai mes dettes. La question, c'est plutôt... est-ce que quelqu'un voudra m'embaucher ?

Un frémissement parcourut Jebi. Son mois sur l'île était passé en un clin d'œil, sans rien changer à sa vie. Elle était toujours dans la même précarité. Son anglais ne s'était pas amélioré, elle n'avait pas acquis de nouvelles compétences.

Je m'enlise.

Aucun employeur ne considérerait ces quatre semaines de break comme une expérience « enrichissante » d'un point de vue professionnel. Finalement, ce serait retour à la crèche ou aux ateliers photo spécialisés dans les portraits de bébés.

Jebi avait suivi une formation de soins à la petite enfance dans un établissement public. Tout ce qu'elle savait faire à peu près correctement, c'était s'occuper des enfants.

1. N.D.T. Un *goshiwon* coréen est une petite chambre équipée, de 3 à 10 m² environ, avec souvent une cuisine commune à partager. Les propriétaires ne demandent pas de caution et le loyer étant abordable, les *goshiwon* sont souvent occupés par des étudiants, des touristes, des expatriés de passage.

Si seulement j'avais fait mes études dans une autre école...

Et le plus urgent n'était pas de trouver un poste : elle n'avait même pas de logement ! Et personne vers qui se tourner non plus. Ses parents avaient divorcé alors qu'elle n'était encore qu'une petite fille, et depuis, elle ne les avait jamais revus. Sa grand-mère, qui l'avait élevée, était morte un an plus tôt. C'était une personne peu affectueuse, mais au moins, elle s'était occupée de sa petite-fille. Jebi aurait bien aimé rester vivre dans l'appartement que sa grand-mère avait occupé, mais comme il s'agissait d'un logement social, quand le locataire officiel décédait, il fallait en rendre les clés.

Par chance, à cette époque, Jebi touchait un salaire, ce qui lui avait permis de louer un petit studio – studio dont elle avait, dans la précipitation, résilié le bail.

Un emploi où l'on est logé et nourri sur place, ça doit bien exister, non ? Avec cette formule, elle n'aurait pas de loyer à payer. Seulement, son profil correspondait-il à ce type d'emploi ?

Accaparée par ses pensées, Jebi avait perdu la notion du temps, mais continuait de marcher. Au sol, l'asphalte avait peu à peu cédé la place au béton. En passant devant une banderole, Jebi marqua une pause.

BIENVENUE AU VILLAGE DE LA PIEUVRE GÉANTE !

Une main sur le front, la jeune femme plissa les yeux. L'inscription était en dialecte local. Après un mois sur l'île, Jebi commençait à pouvoir déchiffrer quelques mots et expressions. Le calicot, déchiré en plusieurs endroits sous les assauts du vent cinglant qui fouettait souvent l'île, devait être là depuis un bon bout de temps, car on distinguait à peine le lettrage.

Son regard se déporta légèrement sur le côté de la banderole. Jebi découvrit un *jangseung* – emblème chargé de protéger les villages. Le totem de couleur sombre devait être en basalte, une roche omniprésente sur l'île. Tête ronde, regard féroce, cheveux hérissés tels les piquants d'un oursin. Un cou aussi long que celui d'une girafe, autour duquel on avait accroché une sorte d'ornement – une nageoire de poisson-sabre, peut-être ? Et à la place des jambes, huit bras fichés dans le sol.

Jebi lut l'écriteau à côté du totem.

Mulkkureok signifie « pieuvre » dans le dialecte de Jeju. C'est ici, dans le village de Daewang Mulkkureok (ou « village de la Pieuvre géante »), que les plus beaux spécimens de l'île sont pêchés. Depuis la dynastie Joseon, nous produisons des objets et des souvenirs de grande qualité que le monde entier nous envie. Selon le *Gyuhap Cheongseo* (l'encyclopédie de conseils et de connaissances destinée aux femmes), les œufs de pieuvres géantes recèlent de rares et précieuses propriétés bénéfiques pour la santé. Dans les contes transmis de génération en génération, on raconte qu'une pieuvre géante sauva de la noyade une *haenyeo* (c'est ainsi que l'on appelle les plongeuses de l'île) ; les sillons que l'on observe sur les dunes du rivage seraient ainsi des traces laissées par la pieuvre géante. Chaque année, durant la basse saison, il est interdit de pêcher des pieuvres au village. Et pour que soient exaucées les prières des habitants qui espèrent une pêche fructueuse durant la haute saison, le festival Mulkkureok se tient...

Le village de la Pieuvre géante ? Jebi parcourut le reste du texte en diagonale, tête en biais, jusqu'à la dernière phrase.

Mettez votre main dans la bouche de la pieuvre et faites un vœu. Il se réalisera.

Dans sa bouche ? Ce machin a une bouche ? Jebi examina la statue de pierre puis, ne voyant rien qui ressemblait à une bouche, haussa les épaules et s'éloigna. Pour s'arrêter quelques mètres plus loin et rebrousser chemin. En passant les deux mains sur le *jangseung*, elle finit par repérer une petite fente dissimulée entre les bras. Elle glissa la main dans l'interstice et ferma les yeux.

Jebi sentit la chaleur accumulée par la roche sous le soleil se diffuser dans tout son corps. Une curieuse sensation s'empara alors d'elle, comme si une force invisible la faisait décoller du sol.

Ses paupières s'ouvrirent. « Trop bizarre », murmura-t-elle. En partant, Jebi ne put s'empêcher de jeter de petits coups d'œil furtifs par-dessus son épaule.

Après avoir suivi un virage en épingle à cheveux, elle se retrouva au pied d'une côte qui semblait mener droit vers un précipice. Une maison blanche à deux étages abritant un commerce était juchée au bord de la falaise.

Atelier de photographie Hakuda ? Et moi qui espérais tomber sur un café...

Jebi grimpa non sans peine la colline et arriva devant le bâtiment hors d'haleine, en nage. Elle s'essuya le front. Dans le jardin deux grands palmiers se dressaient vers le ciel. Des hortensias en fleur d'un bleu pâle avaient envahi le muret de pierre. Au loin, on apercevait la mer d'un bleu profond.

Jebi décolla sa chemise pleine de sueur, s'éventa. Elle poussa le portail et entra prudemment. Ce qu'elle aperçut de l'intérieur par la fenêtre laissait penser qu'il s'agissait

bien d'un café typique. Au mur, une horloge indiquait 14 h 30.

Si je ne traîne pas, je peux encore attraper mon avion de 16 heures.

Les boissons proposées à la vente avaient été inscrites sur la vitre de la porte : café, bière artisanale, limonade à la mandarine. Soudain morte de soif, Jebi enfonça la poignée et entra.

À l'intérieur, pas un quidam ; pourtant, on entendait de la musique et une odeur de café flottait dans la salle. Mais non, décidément, il n'y avait personne. Jebi s'avança vers une table avec vue sur la mer. Eh bien, elle attendrait le retour des propriétaires, qui devaient s'être absentés momentanément.

Au moment où elle se délestait de son sac, elle crut percevoir les pleurs d'un bébé. Elle releva la tête d'un coup, regarda autour d'elle. Personne. En revanche, lorsqu'elle plongea une main dans son sac pour prendre son portefeuille, elle entendit clairement une voix. Sa tête pivota, et là, elle remarqua un escalier dans un coin de la salle. On aurait dit que la voix venait de là-haut. Jebi hissa son sac sur une épaule et machinalement, comme aimantée, se dirigea vers l'escalier.

Lorsque sa tête émergea à l'étage, elle vit d'abord un homme grand, à la carrure large. Il était penché en avant et portait une chemise bleue auréolée de sueur. Un chiot avec des taches noires reniflait le sol autour de ses pieds. Un sourire en demi-teinte aux lèvres, l'homme essayait de calmer un bébé en larmes qu'un jeune couple tenait dans ses bras.

L'arrivée d'une inconnue fit aboyer le chiot. L'homme se retourna, visiblement surpris.

Hmm, il est pas mal. Carrément mon genre... Ça suffit, Jebi, ce n'est vraiment pas le moment.

— Excusez-moi, on est en pleine séance... Je peux vous demander de patienter un petit instant ?

Jebi acquiesça, mais voyant qu'elle ne bougeait pas, l'homme reprit :

— En revanche, pas ici, s'il vous plaît. Si vous voulez bien redescendre... Servez-vous dans le frigo ; il y a des boissons fraîches, prenez ce que vous voulez. Pardon, hein, mais je suis en sous-effectif en ce moment. Je descends m'occuper de vous dans deux minutes.

— Eh bien, je...

Jebi ne sut quoi répondre et battit en retraite.

Je prends ce que je veux ? En bas, elle balaya la salle d'un regard circulaire. Dans un coin, sur une petite table, il y avait une carafe d'eau où flottaient glaçons et tranches de citron. Elle se versa un verre, et ce ne fut qu'après avoir étanché sa soif qu'elle se campa devant la liste des prix collée sur la porte de la vitrine réfrigérée. La limonade à la mandarine était la boisson la plus chère, et celle qui lui faisait le plus envie aussi. Après avoir tergiversé un moment, elle attrapa une canette de Coca.

Le soda glacé à la main, elle déambula dans le café – ou bien devait-elle considérer cet endroit comme un atelier photo ? Au fond de la salle, une grande baie vitrée donnait sur l'océan, tandis qu'à l'autre extrémité, par une fenêtre plus petite, on voyait en partie les palmiers et les hortensias ; la salle n'était pas vaste, mais on ne s'y sentait pas pour autant à l'étroit. Sur les murs du café, on avait accroché des photos encadrées.

Jebi s'approcha des clichés. Après onze mois passés dans un studio de photographie, elle avait l'œil, estimait-

elle, en matière de photos d'art. *Enfin, pour ce qui est des portraits de bébés, en tout cas.* Près de la porte, sur la gauche, il y avait un cliché, manifestement pris à l'entrée du village : Jebi reconnut le totem de la pieuvre géante. La photo suivante représentait un groupe de femmes vêtues de blanc, tournées vers la mer. Les dunes blanches sur lesquelles elles se trouvaient, les pieds, aurait-on dit, dans la neige, offraient un beau contraste avec la grève sombre au second plan ; une scène solennelle, empreinte de recueillement, comme si ces femmes faisaient leurs adieux à quelqu'un, ou quelque chose du genre. Dans le cadre suivant, une poignée d'arachides fraîchement arrachées, la motte de terre encore humide. Grâce à une subtile mise au point mettant en valeur chaque détail, on sentait pour ainsi dire la chaleur accumulée dans le sol. Jebi passa à la photo suivante : des oursins tout juste sortis de l'eau et un homme tenant une belle botte de carottes dans les bras. Dans le dernier cadre, un portrait du petit chien tacheté qu'elle avait vu à l'étage, lové contre sa mère. Cette photo ne devait pas être toute récente. Contrairement à son rejeton, la chienne couchée près de son petit dans une posture de protection, truffe contre truffe, arborait un pelage soyeux entièrement noir.

Pas mal du tout, ces photos... Et à peine retouchées, ça se voit.

Jebi but une gorgée de Coca. En haut, le bébé pleurait toujours. Jebi commençait à s'inquiéter pour cet enfant lorsqu'elle entendit de petites pattes trotter vers elle. Le chiot était descendu au rez-de-chaussée et jappait à ses pieds. Ouaf ! Ouaf !

— Eh bien, tu as soif, toi aussi ?

Jebi s'agenouilla, avec dans l'idée de verser quelques gouttes de soda par terre pour le toutou, mais se ravisa.